

l'Humanité

Avec « Notre comédie humaine », le Nouveau Théâtre Populaire fait passer Balzac du rire aux soupirs

La troupe du Nouveau Théâtre Populaire décline la *Comédie humaine* de Balzac en trois pièces inégales, mais qui forment ensemble une fresque audacieuse.

Publié le 11 novembre 2024
Samuel Gleyze-Esteban



« Notre comédie humaine », jusqu'au 24 novembre 2024 au Théâtre de la Tempête à Paris
© Christophe Raynaud de Lage

La critique devient un drôle d'exercice face à une œuvre telle que les *Illusions Perdues*, qui renvoie le journalisme culturel dans les cordes. Dans [la mise en scène de Léo Cohen-Paperman](#), les rédacteurs sont caricaturés en dandys parisiens déconnectés du réel, qui s'enfilent des poutres de cocaïne dans une ambiance virile et décadente. Efficace, cette caricature contemporaine de l'entre-soi culturel et social contribue à actualiser, deux cents ans après, la *Comédie humaine* de Balzac, dont on peut dire qu'elle a le vent en poupe après que Pauline Bayle, au théâtre, et Xavier Giannoli, au cinéma, s'en sont saisis.

Les week-ends, au Théâtre de la Tempête, loin de la commune angevine de Fontaine-Guérin, où ils créaient *Notre comédie humaine* lors de leur festival estival, le Nouveau Théâtre Populaire présente l'intégrale de ces trois pièces adaptées de deux romans de Balzac, *Illusions*

perdues et *Splendeurs et misères des courtisanes*. Soit une traversée de six heures trente, ponctuée d'intermèdes pensés par Pauline Bolcatto, dans l'histoire de Lucien Chardon de Rubempré, ce fils de pharmacien angoumois qui se rêve grand poète à la capitale et qui, dans la poursuite de ce destin, se retrouve pris dans un engrenage de compromissions morales, jusqu'à l'abîme.

Montées par trois metteurs en scène différents, les pièces déclinent cette épopée amère sur trois modes distincts, qui recouvrent chacun une part de la vie de Lucien. *Les Belles Illusions de la jeunesse*, signé Émilien Diard-Detœuf, propose de rencontrer le jeune homme, encore coincé à Angoulême, dans une opérette acerbe, désuète et un peu brinquebalante guidée par le piano sautillant de Gabriel Philippot. L'ascension du héros auprès de la bourgeoisie provinciale se dessine bien dans un décor unique, diorama resserré des grandes et petites pulsions humaines, où un chœur de commères occupe un rôle de choix.

Les Illusions perdues de Léo Cohen-Paperman commencent à opérer l'hybridation historique dans une comédie amère et rythmée où les passions s'emballent. Valentin Boraud, qui joue Lucien, se défait de sa perruque et se couvre d'ambivalence. L'œuvre manque par moments de finesse, autant dans l'écriture comique que dans la direction d'acteurs, lesquels ont tendance à crier le texte sur un mode de jeu manifestement assumé mais qui réduit trop la peinture humaine et morale à son squelette archétypal. En jaillissent néanmoins quelques trouvailles et des montées en puissance, notamment une captivante tirade d'Émilien Diard-Detœuf.

Il faudra voir les personnages de ces deux premières pièces se mêler aux ombres malades de *Splendeurs et misères des courtisanes*, mis en scène par Lazare Herson-Macarel, pour que l'ensemble trouve sa cohérence. Les tréteaux alignés en escalier, ce troisième volet voit les personnages, délestés de toute illusion, traverser l'espace comme des âmes en peine, embarqués dans des conspirations destructrices.

Entrecoupée de phrases dansées, la pièce, nourrie d'influences, fait preuve d'un certain aboutissement esthétique. En s'éloignant de formes comiques sans doute plus évidentes, la troupe se retrouve obligée par le sérieux de la tragédie. Résultat, les affects se déposent, des idées naissent (cette gravité exacerbée qui attire les corps au sol) et les comédiens se révèlent, Kenza Laala en tête, passionnante et très belle Esther.

Au début de chaque pièce, le collectif rappelle le manifeste qui régit, depuis 2009, ses créations. Pour cette troupe guidée par des décisions collégiales, qui s'engage à toujours présenter plusieurs pièces ensemble et à travailler vite (dix-sept jours de répétitions par pièce) face à de réelles difficultés économiques, monter une telle fresque est un défi. L'inégalité des parties en témoigne.

Mais une juste intuition se manifeste en même temps dans ce pari de frotter les mêmes personnages à trois esthétiques différentes, de l'opérette à la tragédie. Car ce que montre *Notre comédie humaine*, c'est aussi un itinéraire violent de l'argent dans les vies, et ce lent enfoncement dans la noirceur, si évident qu'il soit, lui donne une vraie forme poétique.

Notre comédie humaine du Nouveau Théâtre Populaire, jusqu'au 24 novembre 2024 au Théâtre de la Tempête. Intégrale le samedi et dimanche. Durée totale 6h40 avec entractes. Puis en tournée au Quai CDN Angers et au Théâtre de Caen.